



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 25, n° 2, Février 2024
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.17770>

Sur un abus de mémoire

On a misuse of memory

Vincent Berthelier



Olivier Gloag, *Oublier Camus*, préface de Fredric Jameson,
Paris : La Fabrique, 2023, 160 p. EAN : 9782358722629.



Pour citer cet article

Vincent Berthelier, « Sur un abus de mémoire », Acta fabula, vol. 25, n° 2, Politiser la critique, Février 2024, URL : <https://www.fabula.org/revue/document17770.php>, article mis en ligne le 03 Février 2024, consulté le 23 Février 2024, DOI : 10.58282/acta.17770

Vincent Berthelier, « Sur un abus de mémoire »

Résumé - Mêlant l'analyse de l'inconscient des œuvres (à la façon de Fredric Jameson) aux études de réception, l'ouvrage *Oublier Camus* d'Olivier Gloag propose une relecture incisive de l'œuvre de l'écrivain français et prix Nobel, de son parcours, de sa relation avec Sartre, et surtout de la canonisation (indue?) dont il a été l'objet, au prix notamment d'une occultation de ses positions sur la question coloniale.

Mots-clés - Camus (Albert), colonialisme, engagement, réception, Sartre (Jean-Paul)

Vincent Berthelier, « On a misuse of memory »

Summary - Olivier Gloag's *Oublier Camus* combines analysis of the unconscious of works (in the style of Fredric Jameson) with reception studies, offering an incisive rereading of the work of the French writer and Nobel Prize winner, of his career, his relationship with Sartre, and above all of the (undue?) canonization of which he has been the object, at the cost of obscuring his positions on the colonial question.

Keywords - Camus(Albert), colonialism, committment, reception, Sartre (Jean-Paul)

Sur un abus de mémoire

On a misuse of memory

Vincent Berthelier

Voilà une étude qui n'aura pas manqué d'exciter les passions, y compris les passions mauvaises. Avec son titre volontairement provocateur, *Oublier Camus* d'Olivier Gloag offre la relecture décapante, et non dénuée d'humour, d'une idole littéraire pourtant consensuelle à droite comme à gauche. Le sujet n'est pas tout à fait nouveau — pour ne pas dire, comme l'auteur l'a affirmé modestement à l'occasion d'une rencontre, que ce livre « a déjà été écrit ». La bibliographie de l'ouvrage mentionne ainsi la monographie déjà ancienne (1970) de Conor Cruise O'Brien, les réflexions d'Edward Said (qui trouvait O'Brien trop tiède), mais aussi de plusieurs universitaires algérien·ne·s mal connues en France métropolitaine (Messaoud Benyoucef, Christiane Chaulet-Achour, Omar Merzoug, Ahmed Bensaada). Dans ce choix fatalement partiel pour un livre qui ne se veut pas une somme exhaustive, on pourra tout de même regretter l'absence de l'ouvrage d'Yves Ansel¹, qui proposait déjà une analyse incisive de la constitution des canons littéraires nationaux et de leurs écrivains phares, et des trucages et occultations, à la fois textuels et politiques, opérés par ces processus de canonisation.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Olivier Gloag, version remaniée d'un essai paru auparavant en langue anglaise², a ce grand mérite d'embrasser en peu de pages toute l'œuvre et la trajectoire d'Albert Camus, pour en livrer un examen idéologique, incluant l'idéologie explicite et les prises de position publiques, mais aussi les impensés et les présupposés. L'auteur se situe à cet égard dans la filiation de Fredric Jameson (qui a rédigé la préface du livre) et de sa réflexion sur l'inconscient politique des œuvres littéraires. Mais le livre comprend aussi une recherche importante sur la réception de Camus, qui montre ce que la réception (journalistique, éditoriale, universitaire, etc.) fait aux ou des textes. À ce titre, le livre intéressera les chercheuses et les chercheurs, de plus en plus nombreux, qui travaillent sur la réception réelle des œuvres, par opposition à la fantomatique et jaussienne « théorie de la réception », heureusement en passe d'être oubliée aujourd'hui³. Mais il s'adresse plus largement à toutes celles et ceux qui

¹ Yves Ansel, *Albert Camus totem et tabou. Politique de la postérité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

² Oliver Gloag, *Albert Camus: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2020.

s'interrogent sur les usages et mésusages politiques de la littérature, et tout particulièrement à leur inscription dans des enjeux coloniaux et postcoloniaux.

En effet, le livre d'Olivier Gloag est un livre engagé, et sa lecture de Camus entend revenir sur l'image falsifiée d'un Camus anticolonialiste — forcément anticolonialiste. Ce que le livre nous permet de saisir dans toutes ses involutions, c'est d'abord l'attitude de Camus à l'égard de la colonisation : à aucun moment de sa vie celui-ci ne fut opposé à l'occupation française en Algérie. Son parcours est certes celui d'un homme de gauche, pétri de valeurs humanistes et républicaines, favorable d'abord à une solution intermédiaire pour résoudre la question algérienne (le projet Blum-Viollette proposant d'accorder la citoyenneté à une partie des élites algériennes), mais bel et bien dans le but de garantir la pérennité de la domination française sur sa colonie. Après cet échec, et avec la montée des mouvements de libération nationale, Camus se retrancha dans une attitude de neutralité impossible, de plus en plus hostile aux mouvements anticoloniaux, et se replia sur un imaginaire colonial nostalgique et fantasmé qui transparaît dans *Le Premier Homme*.

La démonstration de Gloag s'inscrit ainsi dans une tendance plus large des études littéraires à revenir sur les attitudes et les ambiguïtés de tel ou tel écrivain du canon à l'égard du fait colonial — on peut par exemple penser aux études sur le colonialisme Victor Hugo⁴. Seulement, là où les études sur Hugo dédouanent assez largement le grand homme en raison de sa profonde ignorance de la situation concrète dans les colonies, le cas de Camus s'avère plus difficilement sauvable. L'option colonialiste modérée (et en tant que telle très minoritaire) qu'il défendait est surtout symptomatique du malaise et de la contradiction entre son attachement à l'Algérie française et des idéaux humanistes voués à prendre une forme de plus en plus abstraite. Le premier chapitre, qui traite de cet aspect, fait aussi d'utiles rappels historiques sur la conquête de l'Algérie.

Outre les positions politiques publiques et privées de Camus, le second chapitre s'attache à l'inscription de la problématique coloniale dans ses œuvres littéraires, *L'Étranger* et *La Peste*. Il souligne la tension présente dans le premier roman, entre la transgression des normes morales bourgeoises par Meursault (qui en fait un *étranger* aux yeux des autres), et la solidarité raciale qui guide son amitié avec le proxénète (p. 40). Il rappelle surtout la nature raciste du crime qui fait l'objet du roman, trop souvent édulcoré comme crime métaphysique. Le roman reflète sans doute une situation coloniale dans laquelle les Arabes n'ont jamais de nom, mais la reflète jusqu'à une certaine limite : pendant toute la période coloniale, les crimes racistes commis par des Français passaient effectivement aux assises, mais, comme

³ À ce propos, voir Yves Ansel, « Pour une socio-politique de la réception », *Littérature*, no 157, 9 avril 2010, p. 93-105.

⁴ Franck Laurent, *Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

Camus le savait pertinemment, n'étaient jamais punis par les jurés exclusivement blancs. Voilà pourquoi ce ne peut être pour le meurtre de l'Arabe que Meursault est condamné (mais pour n'avoir pas porté le deuil de sa mère, avoir une liaison hors mariage, avoir profité des congés payés, etc.). Ici, certaines lectures plus charitables estimeraient que l'anti-réalisme volontaire de Camus dénonce, en négatif, l'absence de justice pour les colonisés — mais une telle dénonciation est-elle réellement contenue dans le texte, ou résulte-t-elle de la projection sur celui-ci d'une image idéalisée de son auteur ?

Selon Gloag, en revanche, « Meursault tue l'Arabe parce qu'il interrompt et dérange sa communion avec la nature » (p. 43). Le désir camusien de sortir de l'histoire pour se fondre dans une Méditerranée intemporelle rencontre un obstacle, la présence des Arabes. Gloag invite ainsi à repolitiser ce qui, chez Camus, incarne précisément son aspiration à sortir du politique, cette nature vierge et qui n'est telle qu'en vertu de l'expulsion préalable de ses occupants indigènes. Le meurtre de l'Arabe symbolise alors surtout la mauvaise conscience du colon, et les apories d'un écrivain *colonialiste de gauche*.

Le chapitre se poursuit avec une audacieuse relecture de *La Peste*, qui assume son caractère paradoxal : mettant de côté la métaphore de l'Occupation nazie, il fait de la peste une image du « virus nationaliste » (l'expression est de Camus, mais plus tardive). Oran, cette « ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne », serait une ville assiégée, mais assiégée par les Arabes (étrangement absents du roman, quoique leur part dans la démographie de la ville allât croissant à l'époque). L'hypothèse selon laquelle le roman illustrerait en fait, de façon inconsciente, la menace des mouvements d'indépendance (et il faudrait ici un schéma à la F. Jameson pour restituer les différentes strates de représentation qui se chevauchent dans le processus de création narrative) ne convaincra pas tout le monde. Mais la hantise d'un « Grand Remplacement » avant l'heure est bien attestée dans un fragment du *Premier Homme* (p. 106 et n. 254). L'hypothèse de Gloag ouvre donc une piste de recherche non négligeable : il faudrait réinscrire Camus dans la littérature du « péril jaune » (qui devait avoir un succès considérable en Algérie), que l'écrivain reprend par le biais d'une double distanciation (le rêve de Cormery).

Le troisième chapitre emprunte au genre des vies parallèles, en revenant sur la rivalité entre Camus et Sartre. Si la rivalité biographique peut paraître anecdotique, elle a surtout pour objet de mettre en avant la clairvoyance et la constance de Sartre dans son opposition à la colonisation. Gloag relativise au passage l'écart entre leurs deux attitudes sous l'Occupation, en rappelant les risques encourus par Sartre. Toutefois, s'il cite la condamnation des camps de travail soviétiques par Sartre en 1950, il passe peut-être un peu vite sur la complaisance de celui-ci à

l'égard du régime soviétique dans les années qui ont précédé (on ne pourrait en dire autant d'un André Breton, par exemple, tout aussi irréprochable sur la question coloniale)⁵. Son commentaire des *Justes* profite en revanche de ce parallèle avec Sartre. Il souligne cet étonnant phénomène (en réalité fruit d'une stratégie littéraire concertée) : que ce soit Sartre et non Camus qui ait été assigné comme auteur de « théâtre à thèse », alors que l'interprétation de *Huis clos* est nettement moins guidée que celle des *Justes*. En outre, malgré le thème trop évident des *Justes* (le communisme), la grille de lecture coloniale permet d'en enrichir le sens : c'est aussi une pièce contre les méthodes des indépendantistes dans les guerres de libération.

Le quatrième chapitre achève ce portrait en miroir avec une analyse des dernières œuvres : *L'Exil et le Royaume* (dont les nouvelles laissent transparaître l'image que Camus voudrait donner de lui-même : homme bon et juste, mais incompris des siens comme des indigènes) et *Le Premier Homme*.

Le cinquième chapitre est peut-être celui qui confère le plus de force au livre : consacré aux réceptions de Camus, il revient sur les différents mythes élaborés autour de l'auteur : opposant intransigeant à la peine de mort, amant délicat, anticolonialiste et lanceur d'alerte. Gloag montre ainsi, textes à l'appui, que l'engagement de Camus contre la peine de mort fut loin d'être aussi inflexible qu'on l'imagine : celui qui en 1957, dans *Réflexions sur la guillotine*, condamne la peine de mort comme une vengeance officielle, justifiait ces mêmes vengeances au moment de l'Épuration. Quelle que fût la sincérité de son engagement plus tardif, la peine de mort semble avoir aussi représenté une position de repli, lui permettant de sauver sa posture d'intégrité morale, tout en gardant le silence sur les questions d'actualité (à commencer par la question coloniale).

On pourra reprocher au commentaire de la correspondance avec Maria Casarès (parue en 2017) de dresser le portrait d'un Camus machiste en survalorisant des écrits intimes, dont le statut est toujours délicat et dont on peut discuter le caractère supposément révélateur. Mais d'une part, ce machisme de Camus a été analysé par d'autres commentateurs à propos des œuvres littéraires⁶, d'autre part, l'analyse sert surtout à montrer les déformations invraisemblables du discours médiatique qui a accompagné la sortie de ses lettres.

Je m'attarderai sur la brève section consacrée aux massacres à Madagascar, car elle permet de comprendre à la fois la démarche du livre de Gloag, et ce qui a pu se jouer dans les polémiques qu'il a suscitées. Dans *Combat* du 10 mai 1947, Camus publie un article intitulé « La contagion », qui évoque un récent massacre de civils à Madagascar. À l'époque, Camus est l'un des seuls intellectuels français à en parler ;

⁵ Voir Michel Surya, *La Révolution rêvée : pour une histoire des intellectuels et des œuvres révolutionnaires, 1944-1956*, Paris, Fayard, 2004.

⁶ Voir à nouveau ce qu'en dit Yves Ansel, *Albert Camus totem et tabou*, op. cit., chapitre III, 3, 7.

et lorsqu'en 2017 Franceinfo revient sur ce massacre occulté, la radio présente le romancier comme l'une des rares figures à avoir brisé le silence. En réalité, cet article montre surtout la gêne de Camus à aborder frontalement la question coloniale, ainsi que sa tendance persistante à mettre sur le même plan et à englober dans une même condamnation morale des actions de libération nationale (qualifiées d'« atrocités ») et les tueries perpétrées par l'État français (appelées pudiquement « répression »). L'affirmation suivante de Gloag peut faire tiquer :

Camus est un tacticien du colonialisme. Son article « La contagion » est une mise en garde aux autorités : attention à vos méthodes qui font courir le risque d'une épidémie de peste insurrectionnelle à nos colonies (p. 136).

En lisant l'article, il est aussi évident que la « contagion » en question désigne le racisme, dont Camus déplore la diffusion en France, diffusion accentuée par les tensions coloniales. Olivier Gloag aurait donc dû préciser (comme Franceinfo au demeurant) que son affirmation est une interprétation qui porte sur le sens inconscient d'une métaphore, et que l'objet premier de l'article était non pas les massacres à Madagascar, mais une affaire d'assassinat dans laquelle un Malgache s'était retrouvé « présumé coupable » — le propos de Camus étant de défendre coûte que coûte le principe de présomption d'innocence, sapé par le racisme ambiant. Ce qu'on peut tirer de la lecture de l'article n'infirmes en rien le propos général du livre, à savoir : Camus est toujours entre deux chaises quand il s'agit de la question coloniale, qu'il évoque de la façon la plus vague parce qu'il n'est pas anticolonialiste, et ce n'est que dans l'affirmation de principes humanistes généraux (justice, égalité, etc.) qu'il retrouve son assiette. Et quant à sa réception, Camus, « c'est l'image d'une France à la fois coloniale mais tout autant éprise de justice qu'on met en avant » (p. 34).

De la sorte, on peut regretter la rapidité excessive de certaines analyses, dont la conclusion est juste mais qui passent parfois par des simplifications ou des inexactitudes de détail. Ces entorses à la démarche herméneutique et scientifique ont prêté le flanc à des accusations de falsifications, en réalité portées par quelques sycophantes camusolâtres, chercheurs amateurs à l'érudition mal placée ou journalistes réactionnaires. Il suffit face à cela de rappeler ce que le livre est : un livre d'intervention, paru chez un éditeur militant, et qui a le grand mérite de soulever un débat sur une falsification cette fois véritable, celle du parcours politique de Camus, lissé et édulcoré — et pour une lecture plus détaillée et lente, il suffit de se rapporter aux œuvres et aux travaux cités en note. L'on pourrait résumer l'attitude des contradicteurs de Gloag au sophisme suivant : « Camus n'ayant pas été un colonialiste ultra, c'est donc qu'il était anticolonialiste. » Il semble inenvisageable pour ces quelques aficionados, dont la virulence de ton dissimule mal la faiblesse des objections, que Camus ait tenté, de façon minoritaire, de

représenter une troisième voie — une sorte de colonialisme à visage humain, qu'on nous permettra, avec Olivier Gloag et sa maison d'édition, de trouver inepte ou ignoble.

Je regrette que le livre n'ait pas eu le temps d'aborder la réception scolaire, qui est pourtant l'un de ses enjeux principaux : *L'Étranger*, étudié dans tous les lycées, sera-t-il enfin lu pour ce qu'il est ? Car comment ne pas déplorer l'indigence de la lecture pseudo-métaphysique qu'on en donne d'ordinaire dans les classes ? Cette lecture « hantée d'absurde », pourrait-on dire, *oublie* non pas Camus, mais le contexte colonial dans lequel il écrit⁷ — oubli non compensé par les programmes d'histoire, où la question algérienne est habituellement expédiée.

En somme, cette importante réflexion sur le destin politique des écrivains et sur leur instrumentalisation idéologique est un travail salutaire. Les allégations de *cancel culture* qu'il n'a pas manqué de susciter révèlent avant tout à quel point l'impensé colonial est encore douloureux en France : la France (et ses élites) n'arrive pas à se penser comme une ancienne puissance coloniale et criminelle, ni à considérer le colonialisme comme l'un des piliers de son histoire récente. S'attaquer à une figure comme Albert Camus, c'est non pas déboulonner, mais fissurer une statue littéraire qui prétend symboliser le Pays-des-droits-de-l'homme, son humanisme républicain et progressiste, son universalisme tranquille, sa bonne conscience. C'est infliger au public français une redoutable blessure narcissique.

⁷ Pour être juste, il faudrait aussi rappeler le rôle qu'a joué Sartre dans cet escamotage philosophique de *L'Étranger* (voir là encore le livre d'Ansel).

PLAN

AUTEUR

Vincent Berthelier

[Voir ses autres contributions](#)

Université Paris Cité, CERILAC, vincent.berthelier@u-paris.fr